

Passages à l'acte et violences à l'adolescence

Pr. Philippe Duverger

Saison des attentes, l'adolescence est un temps de vulnérabilité et de grande sensibilité. La définir revient toujours à se référer au négatif : ce n'est plus l'enfance et ce n'est pas encore l'âge adulte. Cette absence de statut social entre en résonance particulière avec les manques de réponses du politique et du social à l'égard des besoins urgents de poésie, d'images, de perspectives, de valeurs éthiques neuves et du droit plein à la parole et à la citoyenneté des adolescents. De nos jours, la période adolescente semble représenter une menace pour l'ordre social, voire moral, qu'il conviendrait de réduire et de contenir (projet de loi d'abaissement de l'âge de la responsabilité pénale et de l'incarcération des mineurs, proposition de couvre-feu pour les moins de 13 ans). Inquiétante étrangeté, imprévisibilité et impulsivité, souvent prêtées aux adolescents, participent à cette inquiétude des adultes. Dans ce contexte d'incompréhension, les passages à l'acte, l'agressivité et certaines violences sont confondus et donnent parfois une image négative des adolescents.

Se posent alors plusieurs questions : s'agit-il de problématiques psychologiques nouvelles ? De défaillances éducatives ? D'un « malaise dans la civilisation » (Freud, 1929) ? D'une « crise de l'autorité » (Arendt, 1972) ? D'une médiatisation excessive (Huerre, 1997) ? Des effets ordinaires d'un capitalisme ordinaire, voire d'un libéralisme effréné (Gauchet, 1985, 2002 ; Baudry, 2004) ? Du reflet d'une société où le délitement social et la souffrance des adultes sont parfois au premier plan (ex. suicide dans certaines entreprises) ?

Définitions

Un retour aux définitions s'impose afin d'éviter tout amalgame. En effet, qu'il y ait une note d'agressivité dans un passage à l'acte ; que la violence s'exprime sous forme de passage à l'acte ou que l'on retrouve fréquemment des passages à l'acte chez les délinquants, tout cela est classique. Mais ces passages à l'acte ne renvoient pas à des logiques et des mécanismes similaires, d'un point de vue psychique. Les registres cliniques sont différents.

- **Passage à l'acte.** Il s'agit communément d'un « court-circuit » de la pensée, de la vie mentale ; une rupture avec un fonctionnement habituel (« *J'ai disjoncté ! J'ai pété les plombs !* »). Un mode d'expression... Mais aveuglant. En effet, dans tout passage à l'acte (à fortiori les plus monstrueux, tel le meurtre), subsiste une part irréductible d'opacité. Le passage à l'acte se situe du côté de l'angoisse, sans pour autant être synonyme de pathologie psychiatrique. Il se révèle être une « panne de sens » et précipite le sujet dans une action plus ou moins impulsive. Le sujet bascule donc hors de la scène du monde, et ce n'est que dans l'après-coup qu'il peut en dire quelque chose. Considérer le passage à l'acte comme un court-circuit de la pensée doit nous inciter à redonner la parole à l'adolescent, à l'aider à en dire quelque chose qui lui soit propre.
- **Impulsion.** Elle répond à un besoin impérieux et très souvent irrésistible. Elle surgit brusquement chez certains sujets, échappant à leur contrôle et les poussant à des actes

irraisonnés et souvent brutaux ou dangereux (coups, vols, fugues, accès boulimiques). C'est donc une décharge tensionnelle, clastique, non contrôlée par la réflexion. Elle peut être *spontanée* lorsqu'elle se traduit en dehors de toute cause extérieure ; elle traduit alors une pulsion et conduit à l'assouvissement d'un besoin ou à la satisfaction d'un désir. Elle peut aussi être *réflexe* : en tant que réponse à une agression, sous la forme d'une riposte, disproportionnée dans sa rapidité et son intensité par rapport à l'excitation causale.

- **Agressivité.** Il existe une multiplicité de modèles théoriques (neurophysiologique, éthologique, psychanalytique...) et divers registres conceptuels pour définir la notion d'agressivité. L'agressivité renvoie au champ médical et psychologique, alors que la violence renvoie essentiellement aux champs sociologique et juridique. Les comportements agressifs chez l'enfant ne sont pas pathologiques en eux-mêmes ; ils sont nécessaires au développement psychoaffectif. Grandir est, par nature, un acte agressif (Winnicott, 1971). Entre Eros et Thanatos, l'agressivité apparaît comme une tendance fondamentale de tout être humain. Elle ne se résume donc pas à une seule pulsion destructrice. Dans le champ social, elle pose toujours la question de l'intentionnalité et celle du contexte dans lequel elle se manifeste.
- **Violence.** La définition princeps en fait une simple force vitale, qui a qualité de ce qui agit avec force. La violence représente un instinct de vie, voire de survie. Elle est inhérente à la vie ; c'est une « force de vie » qui n'a pas de connotation agressive. La violence représente un trait indescriptible de l'Humain ; tout individu est enclin à humilier autrui, à lui infliger des souffrances, à le tuer (Freud, 1929). Pour l'OMS, la violence renvoie à l'« usage intentionnel de la force physique, du pouvoir, sous forme de menace ou d'action contre soi-même, autrui ou un groupe ou une communauté dont la conséquence réelle ou probable est une blessure, la mort, un traumatisme psychique, un mauvais développement ou encore la précarité ». Pour certains, la société est violente (Duverger, 1999 ; Baudry, 2004). Et dans tous les cas, la violence répond à la violence (violences subies, maltraitances...) (Marty, 2011).
- **Et délinquance :** Elle relève du Droit et concerne les infractions et actes délictuels. Elle sort donc du champ de la Médecine et de la Psychiatrie, même si les frontières sont parfois ténues (Expertise, Protection Judiciaire de la Jeunesse). La délinquance a évolué et constitue un reflet de la société d'aujourd'hui. Le rapport d'autorité a lui aussi changé et le regard de la société sur la jeunesse a évolué. La délinquance pose la question de la répétition.

Réflexions contemporaines

Elles sont nombreuses et envahissent les médias. Parmi ce florilège : « Il n'y a plus d'autorité ! Les enfants sont livrés à eux-mêmes ! Danger dans les quartiers dits de « non droit » ! Halte aux sauvageons ! Stop à la racaille ! Et que fait la police ? Qu'en disent les politiques ? Qu'en pensent les psychiatres ? Que font les juges ? Les autres professionnels ? ». Ce débat passionné autour des turbulences de la jeunesse a toujours existé (Huerre, 1997). Il s'est cependant ravivé en 2005, après la publication du rapport Inserm portant sur « les troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent » (Inserm, 2005). Le cri d'indignation des

professionnels qui a suivi a eu une ampleur considérable (pétition 2006) et s'est concrétisé par un collectif « pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans ». Puis, la loi sur la prévention de la délinquance juvénile, le rapport Varinard portant sur la réforme de l'ordonnance de 1945 et plus récemment, le discours de N. Sarkozy (précisant que « la principale cause de la violence, c'est la permissivité et la démission » - 2010), ont contribué à le relancer, tout en le ravivant.

Pourquoi ce débat ? Sans doute parce qu'il sous-tend des enjeux fondamentaux :

- L'importance du dépistage précoce des troubles. Mais avec quelle grille de lecture ?
- La nécessaire prévention. Mais sans confusion entre prévention et prédiction.
- Les effets délétères de la prédétermination, voire de la prédestination.
- Les graves dangers de stigmatisation des enfants et adolescents, voire de l'exclusion.
- Les risques de dérive sécuritaire, ciblée sur la jeunesse.
- Les enjeux de la médicalisation du mal-être social et psychique.

Les dangers d'instrumentalisation sont donc grands et tout professionnel accompagnant des enfants et des adolescents, quel que soit son champ d'exercice (sanitaire, social, éducatif, judiciaire), ne peut être associé à une quelconque démarche de stigmatisation de la jeunesse. Certes, certains adolescents sont turbulents. Sans doute, les formes de délinquance évoluent-elles. Bien sûr, certains jeunes présentent des troubles psychiatriques. Mais il n'est pas acceptable de stigmatiser tout jeune, au premier passage à l'acte venu.

Agressivité et développement psychoaffectif

L'agressivité fait partie intégrante du développement psychologique de l'enfant. L'enfant se construit en effet par une succession de conflits intrapsychiques, inconscients. Et c'est grâce à l'expression de son agressivité que l'enfant s'affirme face à autrui comme un sujet, lieu de désirs et de volonté, et qu'il conquière les limites de son Moi. Le bébé attaque son doudou, sa mère. Ces attaques ne sont donc pas limitées à ce qui le menace ou l'effraie mais aussi à ce qu'il aime. Et cela se retrouve à la crèche, sur les cours de récréation... Cette agressivité témoigne de l'externalisation de conflits qui ne peuvent être affrontés psychiquement. Les comportements agressifs ne sont donc pas pathologiques en eux-mêmes ; ils sont nécessaires à l'évolution de l'enfant. C'est leur persistance au-delà de l'âge physiologique qui signe leur valeur pathologique.

Dans le développement psychoaffectif de l'enfant, la place du *jeu* est tout à fait fondamentale. Le jeu canalise l'agressivité et la destructivité ; il permet à l'enfant de produire des représentations, de nommer (dans le langage et non dans l'acte) ce qu'il ressent. L'énonciation permet de symboliser et d'engager un débat, avec lui-même et avec l'adulte avec qui il joue. La place des adultes est donc ici fondamentale; elle permet à l'enfant de jouer, d'expérimenter son agressivité, sans être destructeur ni détruit. Le langage et la métaphore du revolver, avec lequel il joue à tuer l'autre symboliquement (« *Pan ! T'es mort !* »), permettent une meilleure maîtrise de l'agressivité. Aujourd'hui, certains enfants ne se retrouvent que face à un écran et sont en grande difficulté pour jouer avec d'autres enfants.

La notion d'*espace transitionnel* est elle aussi importante. Elle permet de saisir comment l'enfant aménage une distance entre lui et l'autre ; un espace protecteur, une aire

d'illusion qui permet une médiation avec ce qui l'entoure. Au-delà de la distance et de la différenciation entre soi et l'autre, cet espace permet un jeu intersubjectif et une souplesse relationnelle. Il constitue un partage possible, un aménagement intermédiaire, un espace culturel entre soi et l'autre. Les enfants agressifs et violents sont souvent en grande difficulté pour trouver une bonne distance entre eux et autrui. Proximité relationnelle ou encore sentiments d'intrusion peuvent devenir insupportables et sources de violences.

Pour tout enfant, la volonté de détruire celui qui se dresse sur son chemin et fait de l'ombre au narcissisme est une force qui peut se révéler très efficace pour son développement individuel ; mais à condition qu'un adulte la tolère (parce qu'il ne se sent pas personnellement attaqué) et oriente cette agressivité vers une compétition, un jeu comportant des règles qui permettent la rivalité et exclut l'anéantissement. L'autre peut alors être perçu comme un individu, identique ou du moins similaire à soi ; il n'est pas seulement un gêneur mais celui grâce à qui on peut s'affirmer. L'autre n'est plus à détruire mais à respecter (d'ailleurs, sans adversaire, il n'y a plus de possibilité de se mesurer, de se découvrir). Ainsi, l'agressivité pose toujours la question de l'intentionnalité et celle du contexte dans lequel elle se manifeste. Les réponses de l'entourage dans le balbutiement développemental de l'enfant sont donc capitales.

L'agir à l'adolescence

L'adolescence est une zone de turbulences touchant l'adolescent lui-même mais ne manquant jamais de secouer son entourage, à commencer par les parents dont il doit se détacher pour parvenir à se positionner en tant qu'individu capable d'assumer ses choix et ses décisions (Jeammet, 2008). L'adolescent n'a plus ses mots d'enfant et n'a pas encore ses mots d'adulte (Dolto, 1998). Il se retrouve parfois en « panne » (langagière) pour dire ce qu'il vit et l'acte vient alors se substituer à la parole. L'agir n'est pas seulement le fait de l'adolescent présentant des troubles psychiques ; il est caractéristique de tout adolescent. Deux séries de facteurs favorisent l'agir à cette période :

a – Facteurs environnementaux :

- Le changement de statut social. Ce changement ne peut se faire dans la passivité et incite parfois l'adolescent à marquer cette transition en posant des actes. Ce d'autant que la société occidentale actuelle a supprimé progressivement tous les rituels symbolisant ce passage. Le contenu même de ce nouveau statut social sous-entend la liberté, l'autonomie, l'indépendance. Affirmer ce statut d'autonomie passe parfois par des actes, plus ou moins maladroits et désordonnés, tentant de conforter une impression de liberté.
- Les contraintes excessives de la réalité, trop rigides ou trop opposées aux besoins naturels de l'adolescent. La société est de plus en plus exigeante et impose aux adolescents des normes et des impératifs qu'ils ne peuvent pas toujours suivre : impératifs de consommation, obligations matérielles, nécessité des apparences. L'adolescent doit toujours être « au top », suivant des codes qui lui sont imposés et devant lesquels il n'a pas vraiment le choix de se positionner : se plier à la norme avec un réel sentiment d'impuissance ou s'opposer voire se rebeller mais au risque de passer pour « un sauvageon ». Entre le terrorisme de la réussite et la tyrannie de

l'apparence, l'adolescent est donc sommé de trouver sa place. Et cela se fait parfois dans l'agir.

Ainsi, aux yeux de l'adolescent, le monde externe semble exercer une pression qu'il juge souvent violente et dont il peut désirer se défaire en utilisant la même violence. Ce d'autant que la société évolue, société qui privilégie l'individualisme, rompt les liens sociaux, tend à effacer la fonction tierce paternelle, perd ses références éducatives et majore les inquiétudes narcissiques parentales. D'un point de vue psychopathologique, nous constatons d'ailleurs de moins en moins d'organisations névrotiques chez les adolescents et de plus en plus de troubles de la personnalité (narcissique, limite) et des problématiques de dépendance.

b – Facteurs internes et psychiques :

Le processus adolescent est intrinsèquement violent. L'adolescent éprouve en lui une grande violence. Mais ce n'est pas pour autant qu'il est violent ! Si la puberté introduit une rupture fondamentale et irréversible avec le corps de l'enfant, la mutation psychologique qui conduit au fonctionnement mental adulte demande un travail de la pensée et du psychisme, sans commune mesure avec ce que le sujet a connu antérieurement. Cette période demande du temps pour s'accomplir, dans notre société occidentale de plus en plus complexe.

Aux métamorphoses/pubertaires, se surajoutent les problématiques psychiques classiques de l'adolescence (émergence de la sexualité, modifications pulsionnelles, questionnement sur la mort, problématiques narcissiques, place de l'idéal du Moi, identité et identifications, travail de deuil, problématiques de dépendance et d'autonomie psychique). Ces problématiques spécifiques de l'adolescence jouent un rôle incontestable dans cette propension au passage à l'acte. Le passage à l'acte vient traduire ici une difficulté de mentalisation et de prise de conscience des conflits. Il permet la décharge de tensions internes que l'appareil psychique en mutation de l'adolescent ne peut absorber. L'agir chez tout adolescent vient donc comme un moyen d'expression privilégié, une réponse à un vécu psychique plus ou moins conscient. Véritable langage de l'adolescent, il est une traduction de l'intensité de ses tensions, une conduite active en réponse à un vécu de passivité ; une tentative d'affirmation de soi. Mais rappelons-le, 85% des adolescents vont bien, ce qui témoigne notamment de la qualité des intériorisations et des aménagements psychiques de leur petite enfance (narcissiques, identitaires).

L'agir à l'adolescence revêt donc plusieurs significations. Parmi elles :

- **Un évitement de la mentalisation**

Quand penser devient douloureux, le passage à l'acte vient comme tentative magique de résolution des conflits psychiques. D'ailleurs, le plus souvent, le passage à l'acte, à défaut de résoudre les conflits, apaise les tensions internes (dans un premier temps). La tentative de suicide en est la meilleure illustration : elle ne signe généralement pas un désir de mort mais au contraire un désir de vivre, autrement ; un souhait d'en finir, avec ce qui « *prend la tête* ». Au décours du passage à l'acte, il importe donc que l'adolescent puisse en dire quelque chose. Sinon, le risque de répétition est grand.

- **Une stratégie interactive**

Avec l'adulte, l'adolescent cherche cette interaction par l'intermédiaire de l'agir pour le provoquer, pour attirer son attention, le mettre en difficulté; pour réaliser ce que l'adulte s'autorise mais qui lui est encore interdit ; pour rechercher une limite et se faire rappeler la loi. En passant à l'acte, l'adolescent exprime ici le besoin de se redonner un rôle actif qui contrecarre le vécu profond de passivité face aux bouleversements subis.

- **Une réponse paradoxale à une fragilité**

Une fragilité identitaire chez un adolescent vulnérable est source d'angoisses ; angoisses de ce dont, justement, il a besoin. C'est l'équation paradoxale typique de l'adolescent qui « pour être soi, doit se nourrir des autres mais doit aussi être capable de s'en différencier » (Jeammet, 1997, 2008). L'acte est donc ici un moyen de confrontation et simultanément un essai de séparation et d'autonomisation. Pour les plus fragiles, l'agir peut venir combler une défaillance identitaire et le grand danger est d'ailleurs que la répétition des actes vienne participer à la construction de cette identité (celle d'un délinquant par exemple).

- **Un mécanisme de défense**

L'agir peut aussi apparaître comme un mécanisme de défense contre l'angoisse, envahissante. Il rend compte alors d'un sentiment de vide interne et au besoin remplit ce vide par des stimulations liées à l'hyperactivité. La projection est souvent associée (« *C'est toujours de la faute à l'autre !* »). Défense contre l'angoisse mais aussi défense contre la dépression ; évitement des exigences psychiques du processus adolescent. Révélateur des défaillances narcissiques, l'agir peut aussi être une tentative d'échapper à une relation de dépendance et vient comme une mise en acte de rupture, une tentative d'autonomisation, même si, en fin de compte, il traduit un désarroi et la demande implicite qu'on s'occupe de lui.

- **Un acte de passage**

Le comportement ou la conduite à risque relève ici de l'épreuve personnelle, du rite intime, parfois illicite, pour forcer le passage. Source d'expériences souvent initiatiques, l'agir est alors du côté de l'épreuve personnelle pour devenir (un) grand; une sorte d'affirmation de soi, parfois « de contrebande » ; un « bricolage » inconscient, pour advenir. Le passage à l'acte à l'adolescence s'apparente alors un « acte de passage » (Le Breton, 2000, 2003). Plusieurs figures anthropologiques illustrent ce type d'acte, qu'il s'agisse de l'ordalie (« ça passe ou ça casse ! »), ou du sacrifice (d'une partie de lui pour sauver le tout). L'adolescent peut aller jusqu'à attaquer son corps, se faire mal pour avoir moins mal, comme si la douleur physique faisait moins mal que la souffrance psychique. Il y a là le désir de s'acquitter d'une partie de soi, de payer un tribut, au risque d'un point de non-retour.

Devant un passage à l'acte, le paradoxe se pose. Car en effet, tout le travail consiste à engager l'adolescent sur un chemin qu'il évite, celui de devenir auteur de ce qu'il vit. En effet, le passage à l'acte est souvent décrit comme survenu à son insu, presque subi, comme une pulsion contre laquelle il ne pourrait rien et tout l'enjeu va être de passer d'un vécu de subi à celui d'un agi, pour assumer son acte, en dire quelque chose et se l'approprier. Sinon,

c'est la répétition. Il s'agit donc d'aider l'adolescent à donner du sens, à comprendre pour se reprendre, à se réapproprier, à se responsabiliser et donc à devenir acteur.

La question de la violence

Les comportements violents à l'adolescence ne sont pas de « simples » passages à l'acte. Il n'y a pas d'escalade de la violence, mais plutôt un changement de registre, un au-delà de l'agir ; un déchaînement qui signe l'échec des processus de développement. En ce sens, un adolescent violent est un adolescent qui a souffert et qui souffre (Marty, 1997, 2011).

Les manifestations de cette violence sont connues et peuvent se décliner en :

- Attaques contre le corps (de la scarification au suicide)
- Attaque du psychisme (inhibition, repli, addictions)
- Attaque de la famille, des adultes, des pairs (conflits majeurs)
- Attaque de la société, des institutions (l'école, la police).

Dans tous les cas, la question de la violence, à fortiori chez un adolescent, pose la question fondamentale du lien à l'autre et notamment de la capacité à s'identifier à l'autre. Dans la volonté de détruire celui qui se dresse sur son chemin et fait de l'ombre au narcissisme, l'autre n'est pas perçu comme un individu à qui l'on pourrait ressembler, voire s'identifier. Il n'est seulement que le gêneur ; celui qu'il faut détruire et éliminer. Cette incapacité à se représenter ce que l'on inflige à l'autre est parfois majorée par la dynamique du groupe de pairs ; la bande à laquelle on appartient. L'effet de groupe décuple la violence et a pour effet de minimiser toute responsabilité individuelle subjective des jeunes qui le composent (Happy slapping, School bullying...).

Ainsi, entre l'opposition et l'agressivité, « banales », et les violences à type d'emprise (psychique) ou de destructivité, de soi-même (ordalie, sacrifice, blancheur) ou d'autrui (meurtre), il n'y a pas de graduation mais bien un changement de registre psychopathologique. Une illustration peut en être donnée dans la distinction entre :

- La « paranoïa ordinaire » de tout adolescent, liée au processus adolescent et qui le précipite dans le classique : « *c'est de la faute à l'autre !* » mais qui, dans un deuxième temps, pourra remettre en question cette affirmation spontanée. Et
- L'adolescent paranoïaque, inscrit dans un rapport au monde problématique car figé dans une logique implacable, une certitude. Ces adolescents sont liés à un idéal du Moi tyrannique qui ne laisse pas de place au doute, au choix, à l'ambivalence. Ils rejettent tout et clament : « *Vous ne pouvez rien pour moi ! Personne ne peut me comprendre !* ». Avec une façon de traiter l'Autre (qui prête à l'Autre sa propre violence) qui montre qu'il n'y a pas de lien à l'autre. Et dans ce registre, il n'y a bien sûr pas de responsabilité subjective dans ce qui se passe. Cela se retrouve aussi dans le cas de pathologies psychiatriques avérées, tels certains états limites ou psychotiques. La question n'est pas alors tant celle de la Loi (et de son rappel) que celle du soin.

Et donc, il faut bien distinguer :

- Le passage à l'acte, comme une difficulté d'ajustement entre les différentes exigences rencontrées par l'adolescent. Dans ce domaine figure l' « **agressivité normale** », qui s'adresse à l'autre et qui donc fait lien. Et
- La violence, qui témoigne d'une incapacité à aménager ces différentes exigences : « C'est moi ou c'est l'autre ! » ou encore, « Si je suis en danger, l'autre doit périr ! ». A ce niveau, narcissisme et relations d'objets sont en jeu. Il s'agit là d'une violence qui annule le lien à l'autre, une **violence destructrice**.

Dans tous ces cas, la qualité des réponses de l'entourage est capitale pour le jeune, qu'il s'agisse de ses parents, des professionnels ou des institutions (Duverger, 2011). Et bien sûr, un danger menace : celui de répondre au passage à l'acte par... Un passage à l'acte ! C'est le classique jeu de la « *patate chaude* ! ». L'adolescent violent (hors pathologie psychiatrique) est un jeune en attente; en attente de réponses des adultes qui l'entourent, de réponses pensées et adaptées. L'idée n'est pas de trouver une place mais de chercher une solution lui permettant de sortir de la répétition. En effet, faire une fugue, une tentative de suicide, prendre de la drogue ou avoir un accès de violence n'est pas nécessairement pathologique mais est toujours pathogène. C'est-à-dire qu'une fois que l'adolescent a trouvé un moyen d'expression d'une difficulté ou d'une souffrance, il a tendance à l'auto-entretenir et même à l'auto-renforcer. C'est alors la répétition, parfois mortifère. Dans ce désordre, l'adolescent peut nous inspirer du danger ; du danger pour eux-mêmes. Rappelons-le: un jeune dit "dangereux" ou "difficile" est un jeune en danger.

Tout ceci doit nous inciter à réfléchir à nos attitudes face aux difficultés de certains jeunes. Cela doit nous mettre en garde contre nos jugements hâtifs concernant les passages à l'acte de certains adolescents, dans une société en panne de transmission et de repères symboliques. Si un adolescent ne supporte pas d'être compris (car il y aurait grand risque pour lui d'être sous l'emprise de l'autre), il attend cependant d'être reconnu. Aux adultes de s'en souvenir.

Bibliographie

- 1 - Arendt H. La crise de la culture. Gallimard, Paris, 1972.
- 2 - Baudry P. Violences invisibles. Poches de résistance. Ed. Du Passant, Bègles, 2004.
- 3 - Birraux A. Violence à l'adolescence et clivage du Moi. Illégitime violence (Marty). Erès, Ramonville, 1997.
- 4 - Collectif. Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans. Erès, Ramonville, 2006.
- 5 - Duverger P. Désir. Désordres... Danger (1999). <http://med2.univ-angers.fr/discipline/pedopsy>.
- 6 - Duverger P. Place et enjeux de la formation des acteurs de santé auprès des adolescents. Neuropsychiatrie Enfance Adolescence, 2011, 59, 108-113.
- 7 - Dolto F. La cause des adolescents. R. Laffont, Paris, 1998.
- 8 - Freud S. (1929) Malaise dans la civilisation. PUF, Paris, 12^{ème} édition, 1992.
- 9 - Gauchet M. Le désenchantement du monde. Gallimard, Paris, 1985.
- 10 - Gauchet M. La démocratie contre elle-même. Gallimard, Paris, 2002.
- 11 - Huerre P. Pagan-Reymond M, Reymond JM. L'adolescence n'existe pas. O. Jacob, Paris, 1997.
- 12 - INSERM. Rapport. Troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent. Paris, 2005.
- 13 - Jeammet P. Violence à l'adolescence. Défense identitaire et processus de figuration. Adol. 1997,15, 2, 1-26.
- 14 - Jeammet P. Pour nos ados, soyons adultes. O. Jacob, Paris, 2008.
- 15 - Le Breton D. Passions du risque. Métalié - Sciences Humaines, Paris, 2, 2000.
- 16 - Le Breton D. Conduites à risque - Des jeux de mort au jeu de vie. PUF, Paris, 2003.
- 17 - Marty F, L'illégitime violence. La violence et son dépassement à l'adolescence. Erès. Ramonville, 1997.
- 18 - Marty F., Adolescence et violence. Dictionnaire de la violence (Marzano), PUF, Paris, 2011.
- 19 - Winnicott D.W. La tendance antisociale. De la pédiatrie à la psychanalyse. Payot, Paris, 1971.